

SAINT HERVE

Mélode de l'Église de Bretagne

(VI ème siècle)

3ème partie

Article paru dans « La Bretagne Orthodoxe », transcrit par Stéphane Garnot (Douarnenez) pour le « Feuillet Sainte Anne » avec l'accord du métropolite Philarète en date du 1^{er} septembre 2011.

La naissance et l'enfance d'un saint

Hyvarnion et Rivanone donnèrent donc le jour au futur mélode de l'Église bretonne. Effectivement, dès sa naissance, ses yeux étaient fermés aux beautés de ce monde éphémère, mais remplis intérieurement des énergies de la Lumière Incréée (6).

Hervé naquit à Lanrioul en Plouzévéde, vers l'an 520. Aveugle, comme nous l'avons dit, afin de manifester au monde ce que pouvait être une vie dont le détenteur ne verrait jamais d'autre lumière que celle qui n'appartient pas au monde créé. Quel exemple parlant pour illustrer que Dieu n'est pas cet « acte pur » décrit par la philosophie thomiste, un Dieu inaccessible dont la créature se voit séparée par un si vaste abîme... Que ferions-nous d'un « acte pur » nous, pauvres pécheurs ? C'est d'un Dieu vivant dont nous avons besoin et tel est le Seigneur, le Dieu de nos pères (cf *La Lumière du Thabor*, n°1), qui se communique par Ses énergies. C'est ainsi que le fidèle chrétien orthodoxe vit sous Sa lumière. En niant cette communication, la théologie franke, augustinienne et thomiste en fait un Dieu séparé de Sa création.

Saint Hervé fut élevé à Quéran où, jusqu'à la Révolution, on vénérât les reliques de son berceau. Là, après avoir parcouru vertueusement la voie du mariage, Hyvarnion son père fut appelé par le Seigneur. C'est en se réjouissant, à cette heure tant désirée, qu'il trépassa alors qu'Hervé achevait sa cinquième année.

Déjà, le futur mélode de l'Église faisait entendre sa voix. Il chantait merveilleusement les hymnes liturgiques, ceux que sa mère Rivanone pouvait lui apprendre, compte tenu de son jeune âge. Qui sait si sa jeune voix n'accompagna pas le chœur qui conduisit son père l'ancien barde, jusqu'à sa dernière demeure ici-bas ?

Notre saint gardait extérieurement l'aspect du petit enfant aveugle au passage duquel chacun s'attendrissait, le voyant parcourir, avec les difficultés propres à cet état physique, les chemins creux de son pays. Comme chacun peut s'en douter, on le voyait souvent prendre la route de l'église, s'efforçant de marcher au pas du guide qui l'accompagnait.

De cette enfance, on rapporte une petite historiette qui sent un peu la « légende dorée » mais suppose probablement un fait avéré (peut-être transformé), manifestant la faveur divine. Cette histoire illustre aussi combien est puissante la grâce habitant le corps des saints. C'est d'ailleurs la seule base de la dévotion orthodoxe des reliques. Donc, à la veille d'une fête (certains hagiographes citent la Toussaint), en revenant d'un village où on lui aurait donné quelque friandise, Hervé s'assied à sa sortie pour se reposer. Comme il éternuait -sans doute après avoir goûté au cadeau des villageois visités- l'une des dents d'enfant quitta son alvéole pour aller se perdre dans une fente de rocher. Il avait repris la route, lorsque les voisins aperçurent une flamme s'élever de la pierre. Le guide d'Hervé, en se retournant vis ce village comme entouré d'un halo d'incendie. Il s'en inquiéta, mais Hervé lui répondit : « C'est ma dent qui doit briller ainsi, retourne la chercher ».

Authentique ou non, cette historiette possède un parfum charmant et théologal. Comme nous l'avons vu, c'est la grâce divine, habitant le corps des saints, qui opère parfois miracles et guérisons. Cette faveur perdue dans leurs reliques après leur trépas. C'est un signe, un charisme. A un visiteur du monastère de Milesevo, stupéfait d'avoir été le témoin d'une guérison miraculeuse, un vieillard du village dit : « Eh, Monsieur, que cela ne vous étonne pas. Ce lieu est plein du feu du ciel. Nous, du haut de la montagne où est perché notre village, nous voyons souvent la lumière monter des tombeaux. Il n'y a pas à s'en étonner. Ici sont ensevelis d'innombrables martyrs, moines, femmes, jeunes filles et enfants, égorgés par les soldats ottomans... » (Évêque Nicolas Vélimérovitch, *Cassienne, l'enseignement sur l'amour chrétien*, p. 102-103).

Les sectateurs de Simon le Magicien ne font que caricaturer ces vrais miracles, tant est vraie cette parole des pères qui dit : « Le diable prend ce qui est à nous pour le donner aux siens ». Il peut donner l'apparence et singer tout l'extérieur de l'authenticité, mais « la queue du diable dépasse toujours » sous tout déguisement, comme le dit le proverbe populaire.

La tradition locale cite aussi l'un des miracles pleins d'exquise charité que saint Hervé accomplissait au nom du Seigneur pour désaltérer son guide assoiffé. C'est ainsi que, lors de

l'un de ses déplacements, considérant la peine qu'il avait prise, Hervé planta son bâton en terre, afin que jaillisse, au même endroit, une source qui depuis n'a jamais tari.

Le lecteur sceptique se dira : « Encore et toujours les mêmes histoires. Et elles se répètent tout au long de toutes les vies de saints ». Une telle attitude peut se comprendre lorsque l'on considère certaines périodes de l'histoire de l'Église papo-franke. En effet, lorsque l'on voulait détourner les peuples d'enjeux doctrinaux urgents, et camoufler quelque peu les innovations qu'ils recouvraient, le clergé partisan se mettait à promouvoir des dévotions plus superstitieuses que pieuses, afin de détourner l'attention. Ainsi pouvaient mieux « passer » des théories et doctrines inconnues de la tradition véritable. L'accent mis alors sur tout un univers « apparitionniste et miraculeux » détournait de la vraie connaissance catéchétique. Dans l'Église catholique du Christ, c'est-à-dire l'Église orthodoxe-les miracles ne détournent pas l'attention des fidèles vers le « merveilleux », l'irrationnel, ni ne les dispensent du combat spirituel. Ils constituent tout autre chose, c'est-à-dire des signes (tout comme les miracles du Seigneur dans l'Évangile lequel n'agissait pas comme un « guérisseur ») et une confirmation de la sainte doctrine. Ils ne détachent point de tout cela, ne permettent point qu'on en oublie rien. Ils s'y réfèrent et y ramènent.

Un saint père du désert, manquant d'eau, dit à son disciple : « Prions le Seigneur ». Une source jaillit, qui les abreuva. Comme ils s'apprêtaient à reprendre leur route, le père vit son disciple se précipiter pour remplir une gourde : « Que fais-tu ? - Je fais provision d'eau, pour l'endroit où nous nous rendons... - Ah ? Parce que là-bas, Dieu ne se trouve pas ? » A tous ceux qui s'étonneront du miracle de la source, la foi répond simplement : Dieu ne s'y trouvait-Il pas ?

(6) A propos de la Lumière Incréée, jaillissant de l'essence de Dieu imparticipable, mais qui se communique aux hommes par cette lumière et par ses énergies, voir la prédication de saint Grégoire Palamas, n°1 de *La Lumière du Thabor*, et la préface de P. Patric Ranson aux homélies de Nicolas Cabasilas sur la Mère de Dieu. Ouvrage cité en (1).

Atanaz F-Guillemot « La Bretagne Orthodoxe » 1994